

qu'ont bâti les souverains aztèques, et qu'habitèrent ensuite les vice-rois d'Espagne. La république mexicaine l'avait transformé en caserne et laissé tomber dans un délabrement complet. Le 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied était venu y prendre garnison. Plus tard, l'empereur Maximilien devait le réparer et en faire sa résidence favorite. C'est un bâtiment original, splendide, assis sur une colline et entouré d'un grand parc dont des cèdres séculaires sont le principal ornement.

L'armée française n'a jamais passé pour un foyer de mélancolie, et l'Histoire nous la montre toujours complétant par son entrain et sa gaieté la conquête des populations qu'avaient soumises ses armes. Au Mexique, nous tenions à honneur d'entretenir les traditions nationales, et ce devoir était rendu facile et agréable par les prévenances d'une société aimable, qui ne demandait qu'à s'amuser. Aussi, le lendemain du jour où nous avions organisé la représentation politique et l'Assemblée constituante, organisions-nous un grand bal par souscription, offert par les officiers à la société de la capitale, qui s'empressa d'accepter nos invitations. La dépense, réglée au prorata des grades, fut bien un peu lourde pour la bourse plate du sous-lieutenant, mais on va voir que tout le monde en eut pour son argent.

Du péristyle aux dernières galeries, le théâtre n'était qu'un vaste bouquet de fleurs embaumées, au milieu desquelles nos artilleurs, décorateurs émérites, avaient jeté des trophées militaires, des drapeaux, des emblèmes. Des casques, des sabres en panoplie, des baïonnettes en rosaces scintillaient, inoffensifs et brillants, sous l'éclat de milliers de bougies et sous les lueurs changeantes des flammes de Bengale. La scène, reliée à la salle, était une miniature de forêt vierge dans laquelle des victuailles exquises et des serviteurs em-

pressés remplaçaient les baies sauvages et les Indiens armés en guerre. Plus de cinq cents dames mexicaines, couvertes de bijoux, remplissaient les loges.

Souple, gracieuse, petite, mignonne, enjouée, spirituelle, avec son teint mat, ses yeux de diamant noir ombragés de grands cils, ses lèvres charnues et rouges, qui découvrent des dents blanches comme des perles, son abondante chevelure d'ébène, dont l'entretien est un de ses grands soucis, ses formes à la fois opulentes et délicates et son pied cambré, la femme mexicaine peut passer pour une des merveilles de la création. Elle est coquette, langoureuse, et si on la jugeait d'après l'extérieur et même d'après sa correspondance amoureuse, ses œillades provocantes, on jurerait qu'elle a gardé dans le sang toutes les braises du soleil sous lequel elle est éclosée. Cependant, ceux de mes camarades qui avaient assez de temps et de tempérament pour se livrer à ce sujet à des études comparatives m'ont affirmé, et je les ai crus sur parole, que ses passions n'étaient qu'en surface, et qu'en elle tout était sacrifié à la façade. Il n'en est pas moins vrai que ce jour-là, les officiers français, sanglés dans leur uniforme numéro un, paraissaient tout à fait ravis, lorsque, après avoir épuisé leurs ardeurs dans les danses européennes, ils les sentirent renaître au spectacle de la « habanera », ce long poème d'amour dansé et mimé par les indigènes. L'intendant général Wolff, qui assistait à cette féerie, faisant trêve à ses soucis administratifs, prétend que si on était venu proposer à nos jeunes gens un nouvel enlèvement des Sabines, ils n'auraient pas reculé devant cette réminiscence classique. Ce qu'il y a de certain, c'est que Français et Mexicaines ne se retirèrent qu'au grand jour, partirent enchantés les uns des autres et convaincus qu'en se trémoussant pendant toute une nuit, ils venaient d'accomplir une action à la fois très agréable et très politique. Là se

*Wuizer  
mexicana*

nouèrent des relations et s'ébauchèrent des romans, dont plusieurs aboutirent au dénouement le plus honnête : à un mariage. C'est peut-être même le moment de raconter tout de suite une anecdote assez drôle dont le héros vit encore.

Un jeune et beau capitaine, à la suite de ce bal, fut reçu affablement dans une famille composée d'une veuve et de sa fille. La fille était charmante, le capitaine était tendre. L'amour naquit, et le mariage suivit l'amour. Le jour où elle agréa la demande solennelle, la maman dit au capitaine : « Je dois vous prévenir que moi-même, qui ne suis pas encore arrivée à un âge où l'on prend une retraite définitive, j'ai l'intention d'imiter ma fille et de faire, comme elle, le bonheur d'un de nos vainqueurs. » Le capitaine, un peu interloqué, demanda le nom de son heureux collègue et futur beau-père, et cita, en commençant par le plus gradé, tous les officiers qui fréquentaient la maison. Quand il eut bien cherché, et quand il n'eut rien trouvé, la dame, pour ne pas le faire languir, lui dit : « El asistente de usted. » Et voilà comment le beau capitaine devint le gendre de son brosseur.

Pendant qu'à Mexico on dansait et on flirtait, dans le reste du Mexique, on s'amusait un peu moins. Depuis qu'il avait chassé les Espagnols, ce malheureux pays avait vu grandir dans son sein, à la faveur de l'anarchie, dont il n'avait pu se débarrasser, une institution de jour en jour plus florissante : celle du brigandage. Il était sillonné par des bandes d'aventuriers qui, sous le prétexte de défendre le parti triomphant, opéraient pour leur propre compte, pillaient les fermes, détroussaient les voyageurs et se livraient à tous les excès imaginables. Les chefs de ces bandes étaient tantôt pendus et tantôt incorporés dans l'armée, avec des grades plus ou moins élevés, suivant leur plus ou moins de chance. Notre intervention, amenant une

complication nouvelle, avait développé encore cette industrie, qui aboutissait soit à un gibet, soit à une épaulette à gros grain.

Aussitôt après son installation à Mexico, le général en chef avait appris que les environs de la capitale étaient exploités et mis à contribution par une bande de cent cinquante hommes, commandés par un certain Buitron. Buitron, après avoir travaillé pour les libéraux, s'était converti aux réactionnaires et pillait les gens au nom de la bonne cause. Il s'était nommé lui-même général, pour se récompenser des services qu'il était censé nous rendre. Il s'était installé à quatre lieues de Tacubaya, à San-Angel, militairement, dans un couvent fortifié, terrorisant les alentours et menant joyeuse vie. Il importait de mettre un terme au service de cet auxiliaire gênant, et un jour qu'il était venu incognito se distraire à Mexico, le général Bazaine le fit arrêter. Puis il me prescrivit d'aller enlever la bande avant qu'elle connût le sort de son chef.

Je me mis en route, à deux heures du matin, avec quatre compagnies du 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied et mes deux escadrons. J'arrivai à San-Angel à la pointe du jour. Notre marche n'avait pas été éventée, et tous les sacripants dormaient encore dans leur couvent, ce qui était heureux, car, s'ils s'étaient défendus, je ne sais pas trop comment j'aurais fait pour les forcer.

Le peloton d'avant-garde cueillit la sentinelle qui veillait à la porte principale, sans lui donner le temps de jeter l'alarme. Puis, mes chasseurs sautèrent à bas de cheval et empêchèrent les Mexicains de refermer cette porte. Le reste des escadrons arriva au galop, et bientôt l'infanterie, cernant tout le couvent, ôta à la bande ses velléités de résistance. On me montra alors les cadavres de deux pauvres diables qui se balançaient à la maîtresse branche d'un arbre planté sur la place

du bourg. C'était la justice de Buitron. Je revins dans la journée, ramenant 140 gentilshommes de grand chemin, 160 bons chevaux sellés et harnachés, trente-quatre mille cartouches, avec les sabres et les fusils. Le coup de filet avait été complet. Lorsque Buitron fut en prison, les langues se délièrent, et ses victimes, terrorisées jusque-là, racontèrent ses méfaits. Buitron et son premier lieutenant furent traduits devant une cour martiale et fusillés, un beau matin. Quant aux chenevans de la bande, les uns furent envoyés dans les Terres-Chaudes, pour y travailler au chemin de fer, et les autres furent incorporés dans l'armée mexicaine. J'eus pour ma part des dépouilles opimes de cette expédition, et je conserve encore la selle de Buitron, une fort belle selle.

Buitron n'était malheureusement pas seul à exercer son industrie dans le pays. Les débris de l'armée libérale s'étaient disséminés en bandes de deux cents ou deux cent cinquante hommes, qui coupaient les routes, arrêtaient les voyageurs, ôtaient toute sécurité au pays et fatiguaient l'armée, obligée de fournir à chaque diligence, à chaque voiture un détachement d'escorte.

Il fallut faire rayonner partout des colonnes mobiles, étendre le réseau de l'occupation. Le 81<sup>e</sup> de ligne, colonel Méry de la Canorgue, alla occuper la grande et belle ville de Tlascala, à dix lieues de Puebla. Le 51<sup>e</sup>, colonel Garnier, prit position à Toluca, à quinze lieues de Mexico, avec de la cavalerie et de l'artillerie. Et enfin le 62<sup>e</sup>, colonel baron Aymard, fut chargé de protéger les grandes mines d'argent de Real-el-Monte et de Patchucas.

Depuis la découverte des placers d'or en Californie et en Australie, la prospérité des mines d'argent du Mexique a beaucoup diminué. Mais à cette époque, on citait encore quelques grandes fortunes réalisées par des plateros, c'est-à-dire des propriétaires de mines

*li*  
d'argent : celle des Escandon, des Errazu, celle de M. Bastegui, dont le père, simple matelot à bord d'un bâtiment espagnol, avait déserté et trouvé un filon considérable. Ce qu'on ne citait pas, par exemple, c'étaient les noms de milliers de pauvres diables qui, moins heureux qu'eux, avaient trouvé au même endroit la misère et la mort, et les nombreuses sociétés qui y avaient fait faillite. On sait que les mines du Mexique ont fait la prospérité des fameuses mines de mercure d'Almaden, en Espagne, parce qu'on traite le minerai d'argent en l'amalgamant avec le mercure, après l'avoir broyé dans des moulins actionnés par des mules. Ces pauvres bêtes sont vite empoisonnées, et les propriétaires retirent de leurs cadavres assez de mercure pour s'indemniser de leur perte.

L'argent sort des établissements miniers en petites barres, et il est escorté par une force armée considérable jusqu'aux ports d'embarquement.

Le reste de l'été se passa très tranquillement pour moi. La saison des pluies avait interrompu toutes les opérations, et depuis la fin de juin, je passais mon temps à me soigner et à regarder tomber les averses, qui sont journalières et épouvantables, accompagnées de roulements de tonnerre à faire croire que le ciel va tomber sur la terre. Je n'étais pourtant pas complètement inactif. J'avais reçu de mon dépôt de Constantine tous les approvisionnements nécessaires et réclamés. J'en profitai pour remettre en parfait état hommes et chevaux. Et mes chasseurs, à qui j'avais inculqué mon goût pour la bonne tenue, se prêtaient à merveille à tous les soins que je leur donnais. Il y avait parmi eux des soldats réellement admirables, un entre autres dont je me souviens et qui, à Cholula, au plus fort de la mêlée, sabrant, pointant, frappant d'estoc et de taille, s'écriait dans son exaltation : « Je ne donnerais pas ma place pour cent mille francs ! » Ma grande dis-

traction était d'aller de temps en temps au paseo de l'Alameda, où ils faisaient à leur tour le service d'ordre, et je constatais avec joie qu'ils étaient toujours les mieux tenus de l'armée.

A part ces déplacements, en quelque sorte professionnels, je venais peu à Mexico, où cependant la vie était très agréable pour les officiers, reçus dans l'intimité par la société indigène et accablés d'invitations par la colonie étrangère, principalement les banquiers anglais et allemands, qui donnaient de grands dîners et de grands bals. Dans toutes ces soirées, on jouait d'une manière effrénée. Les Mexicains adorent le jeu, et dans les salons aussi bien que dans les tripots et les cabarets, tout le monde joue avec fureur au « monte ». Je ne sais pas en quoi il consiste. Je n'aime pas les cartes. Mais je sais qu'on y perd très bien et très vite son argent.

La maison la plus hospitalière, celle où tous ceux qui portaient l'uniforme étaient sûrs de trouver un accueil cordial, était celle d'un banquier anglais, M. Davidson, correspondant des Rothschild, je crois. M. Davidson n'était pas seulement un hôte très riche et très affable, c'était aussi un de ces hommes qui, par leur situation et leur intelligence, dominant en quelque sorte le mouvement humain et voient naître les événements. On n'allait pas chez lui seulement pour s'amuser et jouer gros jeu, on y allait aussi pour s'instruire et chercher des nouvelles, surtout en ce moment où commençaient les affaires de Pologne et où plusieurs d'entre nous craignaient d'être retenus au Mexique, alors que de grandes complications pouvaient surgir en Europe. Un jour, il nous dit : « On m'écrit de Paris que l'insurrection de Pologne est un feu de paille, qui s'éteindra de lui-même. Mais il y a une question des duchés du Sleswig-Holstein qui, elle, mettra le feu aux quatre coins de l'Europe. » Que de

fois, depuis, je me suis rappelé cette prévision d'un esprit supérieur appréciant d'avance le génie, encore non révélé, d'un Bismarck !

A Mexico, on ne jouait pas qu'aux cartes, on ne donnait pas qu'aux jeux de l'amour et du hasard. On spéculait à la Bourse. Un jour, un de mes amis, qui occupait une haute situation financière, me dit : « Si j'étais à votre place, j'achèterais demain des « Pagarès ». On appelait ainsi des bons émis par Miramon, des délégations sur certains revenus du Trésor public qui étaient tombés dans le discrédit le plus absolu. — « Pourquoi faire ? lui répondis-je. D'abord, je n'ai pas d'argent à aventurer. Je suis soldat, et un soldat ne doit jouer que sa peau. — Soit ! Mais vous le regretterez. » Le lendemain, un avis paraissait dans le *Journal officiel* déclarant que le nouveau gouvernement reconnaissait toutes les dettes de la République, et les « Pagarès » montaient comme une soupe au lait. Quelques jours après, nouvel avis dans le même journal, apprenant au public qu'on s'était mépris sur le sens de la note précédente, et qu'en aucun cas il ne pouvait être question des « Pagarès », vu que les « Pagarès » n'étaient pas garantis par un contrat valable. Et les « Pagarès » de retomber comme une outre vidée.

Le temps se passait donc parmi ces occupations variées et parmi ces plaisirs, toujours renouvelés, au milieu d'un échange de politesses mondaines, car les grands chefs tenaient, eux aussi, à honneur de recevoir. Le général Douay donnait des fêtes élégantes. Quant au commandant en chef, il avait adopté un train destiné à frapper les imaginations et qui contrastait avec ses allures un peu frustes. Il ne sortait que dans une voiture à quatre chevaux, précédée et suivie de hussards, le capitaine commandant l'escorte à cheval à la portière de droite, et un des officiers d'ordonnance à cheval à la portière de gauche. Derrière, galopait un maré-

chal des logis portant le fanion du commandement, un grand drapeau tricolore. Le général escomptait d'avance la munificence impériale et les témoignages de satisfaction qu'accorderait l'Empereur à lui et à son armée, qui avait si bien soutenu l'honneur de la France. Il avait reçu du général Frossard, aide de camp de l'Empereur, une lettre lui racontant que « Sa Majesté, qui ne dormait pas depuis sept nuits, dans l'anxiété où l'avaient jetée les dernières nouvelles du siège, avait pleuré de joie en apprenant la prise de Puebla, et qu'elle était disposée à accorder toutes les récompenses qui lui seraient demandées pour l'armée ». Or, ces récompenses étaient en route. Le navire qui les apportait avait quitté Saint-Nazaire le 15 juillet, et nous étions arrivés au 15 août, jour de la fête de l'Empereur. Cependant le général Forey savait déjà officieusement qu'il était nommé maréchal, et il s'était empressé de prendre le titre et d'arborer l'uniforme de sa nouvelle dignité. Il avait décidé qu'une messe solennelle, suivie d'un *Te Deum*, serait célébrée, à huit heures, dans la cathédrale de Mexico, et qu'ensuite les troupes qui auraient assisté à la cérémonie défileraient devant lui. Le triumvirat mexicain, le général Almonte, Mgr Labastida et le général Salas, les trois caciques, avaient été invités à cette solennité. Avant d'accepter l'invitation, ils exigèrent qu'une estrade fût élevée pour eux dans le chœur de la cathédrale, et que le maréchal se contentât d'un simple fauteuil, au pied de l'estrade. Le maréchal concédait l'estrade, mais à la condition qu'une estrade semblable fût élevée en face, de l'autre côté du chœur, sur laquelle il prendrait place avec le ministre de France. Les trois caciques trouvèrent que leur dignité était compromise par cette seconde estrade et refusèrent d'assister à la cérémonie. On se passa d'eux. Mais il était incroyable vraiment que ces trois personnages, dont un évêque, refusassent

ainsi de s'associer à des prières dites pour un souverain qui avait prodigué l'or et le sang de la France afin de les faire sortir de leur néant et de soutenir leur cause, antipathique non seulement à la masse de la nation mexicaine, mais à l'armée française elle-même, comme le prouva l'attitude de quelques régiments qui défilèrent dans le plus profond silence devant le maréchal, à l'issue de la messe. Ce qui est encore bien plus incroyable, c'est que le ministre de France, M. de Saligny, les soutint dans leurs prétentions injustifiables et inconvenantes.

Ce jour-là, par extraordinaire, le beau temps dura jusqu'au soir, et la municipalité donna en notre honneur une magnifique course de taureaux, comme en Espagne. Ce genre de divertissement est devenu trop classique pour que j'aie besoin de le décrire. Il était presque hebdomadaire, et je comprends, à la rigueur, l'enthousiasme et même l'enivrement qu'il excite. Le soir, il y eut grand banquet chez le maréchal. On n'y discuta pas les préséances. Les trois caciques y burent et y mangèrent comme quatre.

Cinq jours après, le 20 août, le bienheureux courrier de France arriva, avec l'avis officiel des récompenses impatientement attendues. Le général Forey recevait le bâton de maréchal de France, le général de Castagny recevait la troisième étoile, le général Douay ayant déjà été confirmé dans son grade de divisionnaire. Un autre brigadier d'infanterie obtenait la plaque de grand officier. Il eût été promu divisionnaire, comme on s'y attendait et comme le méritait sa valeur, s'il n'eût pas affecté des allures de troupière qui nuisaient à la dignité du commandement.

Cinq colonels étaient nommés généraux de brigade. Les voici, par ordre d'ancienneté :

Le colonel Méry de la Canorgue, du 81<sup>e</sup>, le plus ancien colonel d'infanterie de l'armée ;

Moi, bien que je fusse le plus jeune de grade des deux colonels de cavalerie. Je devenais ainsi le plus jeune des généraux de l'armée française;

Le colonel d'Auvergne, chef d'état-major général;

Le colonel Brincourt, du 1<sup>er</sup> de zouaves;

Le colonel Viala, commandant le génie du corps expéditionnaire.

Le général Méry de la Canorgue rentrait en France. Les quatre autres étaient maintenus à la disposition du commandant en chef.

Ce courrier, en même temps que ma nomination, m'apportait une bien triste nouvelle, celle de la mort de mon oncle, le général de Chalendar, le frère très aimé de ma pauvre mère.

Je laissai à mon ami Margueritte, nommé colonel du 3<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique à ma place, et remplacé comme lieutenant-colonel par le commandant de Tucé, un régiment magnifique et dévoué, deux escadrons qui, depuis moins d'un an, avaient reçu une croix d'officier, quinze croix de chevalier et vingt-deux médailles militaires, un régiment que j'aimais de toute mon âme et qui me le rendait, j'ose le croire; et je n'en veux pour preuve que les manifestations de sympathie dont il m'accabla, quand je lui dis adieu. Tous ceux que j'avais eus sous mes ordres, sans exception, vinrent m'apporter l'expression de leur estime, de leur affection et de leurs regrets. Les camarades d'Afrique et de France se joignirent à ceux du Mexique, ainsi qu'à ceux que j'avais connus dans ma carrière, non seulement dans la mère patrie, mais encore à l'étranger. Il me vint des félicitations du fond de la Valachie, où servait un jeune officier, M. Yarka, qui avait fait son stage au 3<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique, où il avait été accueilli en frère, et nous avait accompagnés jusqu'au Mexique. Le ministre de la guerre de Roumanie, général Floresco, m'écrivit pour me remercier officiellement des attentions prodigées à son compatriote.

guées à son compatriote. Je devais revoir Yarka encore une fois, en 1873. J'étais ministre de la guerre et lui lieutenant-colonel. Il mourut peu de temps après.

Mon brave régiment! je veux tout de suite conter un fait bien postérieur, mais qui prouve combien étaient vivaces parmi mes chasseurs les traditions de coquetterie militaire que je leur avais apportées.

En 1870, une partie du régiment vint d'Afrique à l'armée de la Loire. Après le premier engagement avec les Prussiens, on fit passer aux chasseurs d'Afrique l'ordre de noircir les buffleteries blanches, qui, disait-on, servaient de point de mire aux balles allemandes. Savez-vous ce qu'ils répondirent? « Si on nous tue, ça ne regarde que nous. Mais nous ne voulons pas renoncer aux buffleteries blanches ». Et jusqu'à la fin de la campagne, on blanchit avec rage, aux chasseurs d'Afrique, les buffleteries.

Ce qui est plus sérieux, c'est que le jour de l'armistice, les chasseurs d'Afrique, après avoir roulé dans toutes les neiges et toutes les boues, étaient propres et bien ficelés.

Enfin, que dirai-je? Toutes ces félicitations m'allaient à l'âme, parce qu'elles me prouvaient que l'opinion de l'armée acceptait mon rapide avancement comme une récompense méritée, et non comme une faveur accordée à des complaisances ou à des services contestables.

Le maréchal Forey comptait bien que sa nouvelle élévation ne le priverait pas d'un commandement dont il était si fier et si heureux, et que l'Empereur lui permettrait de continuer ce qu'il appelait son œuvre. Mais en le nommant maréchal, l'Empereur le rappelait en France et le remplaçait, comme commandant en chef, par le général Bazaine, à la grande joie de l'armée dont il était le favori et dont les sympathies ne devaient, d'ailleurs, pas résister longtemps, lorsqu'on le vit à

l'œuvre. Ce fut pour le maréchal une déception amère, dont ne le consola aucun compliment. Il ne pouvait pas se faire à cette idée que l'Empereur le rappelait, encore bien que le général Bazaine lui eût mis sous les yeux une lettre impériale qui expliquait ce rappel et les raisons pour lesquelles lui, Bazaine, était investi du commandement : « Je ne veux pas, écrivait l'Empereur, que ce soit celui qui a fait la campagne qui organise le pays, après la victoire. »

Napoléon III voulait si bien faire table rase qu'il rappelait, en même temps que le maréchal, le ministre de France, M. Dubois de Saligny, remplacé par M. de Montholon. Et certes, de toutes les nouvelles apportées par le courrier de France, ce ne fut point la moins agréable à l'armée, qui considérait en M. de Saligny l'auteur de toutes les fautes commises, le bourreau de l'amiral Jurien de la Gravière et du général Lorenz, le fauteur de la politique réactionnaire et cléricale, opposée au goût des Mexicains et même aux institutions politiques des Français, et enfin le principal obstacle à la pacification désirée.

Mais le maréchal Forey, rappelé pour avoir subi les caprices du ministre, alors que les autres avaient été rappelés pour les avoir combattus, ne l'entendait pas ainsi. Il ne pouvait pas croire que l'Empereur fût inexorable. L'Assemblée constituante, que l'on parait du nom de Congrès, venait de voter l'établissement de l'empire au Mexique, en la personne de l'archiduc Maximilien, qui avait fait connaître officiellement son acceptation. Le maréchal pensait que, lorsqu'on connaîtrait cet événement à Paris, on en attribuerait la gloire à ses efforts et qu'on serait bien contraint de lui permettre de consolider le trône qu'il venait de relever. Il avait écrit dans ce sens à l'Empereur, et, sous prétexte d'attendre la réponse du souverain, mieux informé, il persistait à rester à Mexico. Les mauvaises

langues prétendaient déjà qu'il retardait son départ pour n'avoir pas à traverser les Terres-Chaudes, où sévissait cruellement la fièvre jaune. Il ne pouvait se décider à abandonner un pouvoir dont il commençait même à mésuser, accordant des grades dans la Légion d'honneur à des officiers mexicains, sans souci du sentiment de l'armée, qui en était froissée, et afin, disait-on, d'obtenir pour les officiers de son état-major des décorations de l'ordre de Guadalupe, rétabli par le gouvernement provisoire; alors qu'il n'avait ni le droit de conférer la Légion d'honneur à des officiers étrangers, ni le droit d'accepter des décorations étrangères pour des officiers français.

Sa situation devenait bizarre et fausse. Il ne commandait plus. Il ne recevait même plus rien de Paris. Toutes les pièces de service étaient adressées « au général commandant en chef ». Un instant, il avait émis la singulière prétention de se les faire remettre, en les envoyant réclamer à la Vera-Cruz par un exprès que le directeur des postes repoussa avec perte. Enfin, le ministre de la guerre écrivait au général Bazaine : « M. le maréchal Forey sera déjà bien loin du Mexique, quand vous recevrez cette lettre. Vous avez dû être frappé des fautes qui ont été commises depuis l'entrée de l'armée à Mexico. Je ne doute pas que vous vous soyez déjà mis à l'œuvre, pour réparer les fâcheuses mesures ordonnées par votre prédécesseur. »

Cependant, il fallait bien que cet imbroglio sans exemple prît fin. Le maréchal se résigna et annonça son départ. Les officiers allèrent en corps lui présenter leurs adieux, et il eut des accents véritablement touchants pour leur peindre sa douleur. Son discours manquait de correction, mais ses sentiments étaient tellement sincères qu'il nous tira presque des larmes. Sa sortie de Mexico fut solennelle, comme avait été son entrée. C'était un dimanche. Après avoir assisté à la

grand'messe, le maréchal trouva toute l'armée française et toute l'armée mexicaine bordant les rues par lesquelles il devait passer. Il s'en alla au bruit des cloches, au bruit de l'artillerie, au bruit des tambours et des clairons qui battaient et sonnaient aux champs, au bruit de toutes les musiques qui jouaient l'air de la *Reine Hortense*, et il subit en dernier lieu les harangues de la municipalité. Les officiers généraux et tout l'état-major l'accompagnèrent à cheval jusqu'à deux lieues de la ville. Là, on se dit adieu avec émotion, et nous revînmes tous escortant le général Bazaine, qui restait seul à la tête du corps expéditionnaire. Son but était atteint. Il avait abordé le sommet si longtemps convoité, et presque aussitôt il allait rejeter du pied l'esca-beau qui lui avait servi : le ministre de France, M. Du-bois de Saligny. Quoique rappelé en même temps que le maréchal Forey, ce diplomate restait encore à Mexico, comptant sur l'appui et la bienveillance du général dont il avait servi les ambitions.

Le général Bazaine ne voulut pas se donner l'odieux d'expulser lui-même son protecteur, mais, en partant pour l'expédition que je vais raconter, il laissait au général Neigre, resté à Mexico, des instructions for-melles pour qu'il embarquât M. Dubois de Saligny sur le premier paquebot en partance de la Vera-Cruz. Et ce fut ainsi que le ministre de France fut jeté dehors par l'homme dont il avait dit si souvent : « Les choses ne marcheront que lorsque le général Bazaine en aura la direction. »

## XVI

## LE MEXIQUE SOUMIS.

Campagne politique. — L'armée écrémée. — Les trois caciques. — Mœurs mexicaines. — Brigade d'élite. — Petit des Adieux. — Comonfort. — Marches forcées. — But atteint. — A Guadalajara. — Excommuniés! — Suisse mexicaine. — Il faut partir. — Retour en colonne. — Pauvre Maximilien!

Quand du grade de colonel on passe à celui de gé-néral, on fait un bond considérable dans la hiérarchie, tant au point de vue du prestige qu'au point de vue des avantages matériels. On devient un personnage. On jouit d'une foule de privilèges. Le commandant en chef me destinait la succession de mon ami de Mirandol, c'est-à-dire le commandement de la cavalerie du corps expéditionnaire, commandement plus nominal que réel, puisque les deux régiments étaient séparés, et puisque même les escadrons étaient répartis de côté et d'autre, de telle sorte que le général avait été réduit jusque-là à suivre celui des deux colonels qu'il préfé-rait. Mais encore fallait-il que ce poste fût rendu libre par la nomination de son titulaire au grade de général de division. Et pendant près de deux mois, de Miran-dol attendit sa troisième étoile. Ces deux mois, je les passai dans une situation bizarre, irrégulière, en acti-vité de service, mais sans emploi, touchant, par con-séquent, ma solde brute. Il en résultait que, comme